

Une île à dire

Roland Provencher

Numéro 90-91, 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79687ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Provencher, R. (2015). Une île à dire. *Brèves littéraires*, (90-91), 134–137.

ROLAND PROVENCHER

UNE ÎLE À DIRE

Il était une fois une île parcourue sur la pointe des pieds, lointaine sans bon sens et couverte de forêts à faire rêver ; une île de découvertes où nature et faune sauvage vivaient ensemble, indomptées. Une île mystérieuse que seuls les aventuriers parcouraient, attentifs aux pièges à éviter.

Cette île existe de plus en plus et devient une île de patrimoine aux pages d'histoire qui habitent ses rides, semblable à un immense bateau échoué, enserré de rivières sauvages qui, au printemps, se cabrent et se révoltent et se transforment parfois en désastre. Eau qui gruge des épaisseurs de berges et avale les terres basses qu'elle va digérer au loin. Il y a tant d'eau qui passe sans s'arrêter, têtue dans sa fuite, furieuse dans ses débordements !

Je vais parfois sur les ponts pour voir bouillonner le courant et suis ébahi. Je sens la vie sur ces ponts qui s'étirent au-delà des rêves les plus fous, cordons ombilicaux soudés à l'ailleurs.

J'habite cette île qui est née de la nuit des temps et qui continue de venir au monde petit à petit sans regarder d'où elle vient. J'habite une île devenue ville qui veut se battre pour appartenir au présent, forte de la richesse de son âme. Une île qui s'écrit dans ses rues, ses champs, ses espaces boisés, ses quartiers artificiels où se déroule l'enfance. Une île-ville qui vit ses mirages comme réalités avec ses bruits et ses silences.

Si je la regarde de haut, je vois une ville qui retrouve de plus en plus sa mémoire, faite de nuances et d'escaliers, reliée par métro au ventre des voisines. Une île de moins en moins île et qui devient de plus en plus ville, qui ne sait plus attendre puisqu'elle se lève à l'aube et même avant, faite d'autoroutes et de rues en ébullition, de

maisons qui s'éveillent tôt. Les phares font des yeux de hiboux dans le matin qui attend le soleil.

Ma ville fonce vers la modernité grâce à ces machines qui déroulent des rubans d'asphalte et coulent le béton. Des machines qui s'imaginent engendrer le bonheur en créant l'argent mais qui, trop souvent, poussent de côté les hommes. Des machines qui construisent des vaisseaux d'architecture qui jamais ne prendront la mer. Cependant, malgré elles, au crépuscule, les grillons persistent à faire entendre leur mélodie.

Jadis, du sol poussait du blé et du pain, et aujourd'hui il en émerge des masses de briques d'où jaillissent des bruits intrigants, des champignons aux formes insolites qui alimentent la modernité et disent que les rêves se réalisent. Les habitants du temps passé ont cueilli ici des fruits sauvages, asservi le feu et l'hiver, maîtrisé les saisons. Aujourd'hui, leurs descendants se créent un avenir différent lié à l'œuvre-usine et ne pensent plus jamais à l'exil.

J'habite maintenant une île que je veux dire parce que toujours île de verdure, de champs et de fleurs, d'odeurs de fines herbes, de miel et de fruits mûrs, mais terre généreuse qui fonce vers l'avant à grandes enjambées. Une île entre ville et nature.

Cependant, mon île est tellement ancrée que jamais elle ne voguera.

Pendant l'hiver, la neige qui noie le paysage, l'enserme dans son voile blanc, effaçant le squelette des gratte-ciel prisonniers du vent. Nid de modernité, ville à l'envol précipité. Utopie du rural dans un milieu urbain où se côtoient nature et murs aveugles en bordure des trottoirs.

Cette ville m'habite et j'aime en découvrir ses festivals de poètes et d'artistes, les reflets de son âme et les élans qui l'animent. J'y ai construit ma maison, planté mes racines et celles de ma famille et les nouveaux arrivants

peuvent palper son odeur et l'adopter, cessant d'être des gens qui ont usé leurs chaussures de par le monde, des migrants sans port d'attache, arrivés de loin avec leurs blessures, naufragés égarés dans le temps et l'espace ; ils viennent ici vivre sur une terre neuve, faite de suite et ouverte à tous les possibles. Ils feront un pas au-delà de l'oubli. Terre d'accueil, ma ville présente des images de prière, récite des mots d'émotion, se fait jardin et efface les matins qui s'ennuient. Sur ses rives naît une race nouvelle aux défis immenses, fière de ses réussites et débordante d'espoirs. Ensemble, on bâtit une ville pour aujourd'hui et pour demain, une ville pour nos enfants.

Ma ville m'accorde le droit de parler dans la rue, d'être libre dans mon cœur et dans ma tête. Et, au rythme du temps, elle vit les saisons en les apprivoisant, se forge un présent en passant du soleil au froid sans transgresser son bonheur d'exister.

J'habite une île qui enfante de nouvelles histoires avec ses propres mots. Une ville fière de ses promesses sans oublier la couleur de l'eau et la saveur du vent. Une ville orgueilleuse de ses odeurs de modernité qui écrivent les pages de son histoire nouvelle. Une île parcourue à vol d'oiseau qui laisse vivre côte à côte les murs de mémoire et les lieux neufs pour donner naissance à l'avenir.

Faite de traces sonores ou de silence nocturne, ma ville tente de se remémorer les cimetières habités, les forêts désertées, les cris de victoire, l'isolement d'autrefois et l'avenir qui entrouvre la porte. Elle devient un lieu où on peut dormir en paix, permettant d'oublier les plaies du passé. Cependant, on retrouve encore des taudis qu'on tente de cacher parce qu'on construit déjà des tours tournées vers le soleil pour projeter de l'ombre sur eux. Est-il possible que ma ville devienne une arène dans laquelle les enfants devront s'affronter pour apprendre la vie ?

On ne saura jamais si mon île n'est qu'un plancher plat ou la carapace d'une tortue géante qui s'incline du centre vers les rivières, les nourrissant en eau et s'y noyant. Mais je l'aime, cette île devenue ville vivante.

Belle comme une image, mon île doit être admirée du large et d'en haut parce qu'elle a beaucoup à dire pour livrer son âme. Elle a la figure d'une ville qui n'a pas un moment à perdre pour ne pas égarer son cœur.

Île à parcourir sur la pointe des pieds, île à lire pour en découvrir les secrets, île à dire pour que la mémoire se souviene.

Mon île, ma ville...